

L'AFFAIRE PAPIN: DE FAIT DIVERS À PHÉNOMÈNE LITTÉRAIRE

Geneviève Fortin

Le 2 février 1933, en France, Christine et Léa Papin, jeunes domestiques, assassinent sauvagement leurs patronnes, Madame Lancelin et sa fille, Geneviève. Les sœurs Papin sont arrêtées et condamnées. Elles n'ont jamais fourni de motif pour leur crime.

Ce qui différencie l'affaire Papin d'autres faits divers, c'est qu'elle a attiré l'attention de grands noms de l'époque et qu'elle a inspiré plusieurs œuvres littéraires. Attirés d'abord par l'atrocité du crime, Simone de Beauvoir, Jean-Paul Sartre, Jacques Lacan, Jean Genet et Paulette Houdyer se sont ensuite penchés plus sérieusement sur l'affaire pour des raisons différentes. Ainsi, Beauvoir et Sartre font des sœurs Papin, qui ont assassiné deux bourgeoises, des héroïnes dans leur croisade contre l'injustice sociale. Lacan se joint à eux pour défendre les bonnes contre les partis pris de la justice et de la société. Toutefois, Lacan s'intéresse surtout à la psychologie des sœurs Papin et se sert de leur crime pour démontrer ses théories sur la paranoïa. Finalement, tous, surtout Genet et Houdyer, s'intéressent à la sexualité de Christine et Léa Papin et à la relation incestueuse qui les unit. Lacan et Beauvoir, comme d'autres commentateurs, expriment publiquement leurs idées sur les sœurs Papin et sur leur crime. Lacan écrit un article dans *Le Minotaure*. Plus tard, Beauvoir écrit sur l'affaire dans le deuxième livre de ses mémoires, *La Force de l'âge*. Plusieurs critiques des domaines de la littérature et de la psychologie ont déjà examiné ces commentaires en détail. Toutefois, rares sont ceux qui se sont penchés sur les auteurs qui ont dépassé le commentaire et ont trouvé dans l'affaire Papin une source d'inspiration, un point de départ qu'ils ont transformé dans une pièce de théâtre, une nouvelle ou un roman.

Ces auteurs se sont appropriés le fait divers pour le manier, le mouler à leurs pensées et à leurs idéologies à travers des œuvres de fiction. C'est de cette stylisation du fait divers que nous traiterons ici à travers *Les Bonnes* de Jean Genet, *Érostrate* de Jean-Paul Sartre et *Le Diable dans la peau* de Paulette Houdyér. Le thème principal de l'écriture de Jean Genet étant l'homosexualité, c'est la sexualité et la perturbation psychologique qu'elle peut entraîner qui dominent sa version théâtrale de l'affaire Papin. Quant à Jean-Paul Sartre, il se sert du fait divers pour exprimer dans une nouvelle ses idées sur les classes sociales et sa philosophie existentialiste. Finalement, Paulette Houdyér se consacre à faire de l'histoire des sœurs Papin une histoire d'amour.

Dans *Les Bonnes*, publiées en 1947, Genet présente Solange et Claire, deux domestiques au service de Madame et de Monsieur. Tous les soirs, Claire joue le rôle de Madame et Solange devient Claire et toutes deux répètent la scène du meurtre de Madame. Genet met donc en scène deux sœurs domestiques à la psychologie dérangée et une tentative de meurtre. À première vue, la ressemblance avec l'affaire Papin est évidente. En effet, les similitudes entre l'histoire de Christine et de Léa et l'histoire de Solange et de Claire sont nombreuses.

Premièrement, comme l'affirme entre autres Nicole Ward Jouve, le portrait social dressé par Genet est l'un des plus crus, des plus durs, et des plus fidèles à la réalité. Genet présente deux bonnes frustrées par leur condition et ouvertement envieuses de leur maîtresse. Il leur fait porter les vêtements de Madame lorsque cette dernière est absente. Il les fait rêver de prendre la place de Madame auprès de Monsieur. Claire parle ainsi à Solange: "Tu accompagnais Monsieur, ton amant... Tu fuyais la France. Tu partais pour l'Île du Diable, pour la Guyane, avec lui: un beau rêve!" (Genet 43). Genet met dans la bouche de Solange et de Claire une colère vive et un esprit de vengeance sans pitié contre la bourgeoisie. Ainsi, Claire déclare: "J'en ai assez. Assez d'être l'araignée, le fourreau de parapluie, la religieuse sordide et sans Dieu, sans famille! J'en ai assez d'avoir un fourneau comme autel" (Genet 57).

Les bonnes créées par Genet ont donc cette ambition de passer à une classe supérieure, d'échapper à leur condition de domestiques.

Elles ont cette ambition que Jean-Paul Sartre voit traduite par leur amour et leur haine pour Madame. Sartre suggère dans son introduction à *The Maids, Death Watch* que lorsqu'elles disent qu'elles aiment Madame, Claire et Solange expriment en fait leur désir d'être intégrées à la société alors que leur haine pour Madame véhicule la haine de Genet pour la société et son désir de l'anéantir. La condition sociale de Christine et de Léa Papin est donc clairement exprimée dans l'œuvre de Genet.

Une autre similitude entre les deux couples de bonnes est le caractère rituel, c'est-à-dire l'apparence méthodique de leurs meurtres. Pour répéter la scène du meurtre de Madame, Claire se vêt d'une robe blanche et devient Madame. Solange joue le rôle de Claire et se montre très polie au départ. Puis, Madame-Claire se fait de plus en plus arrogante et Claire-Solange finit par éclater en insultes. Elle marche sur Madame-Claire et tente de l'étrangler avec des gants de vaisselle. Claire et Solange sont de plus en plus excitées à mesure que le rituel se développe. Puis, elles sont interrompues par le réveil qu'elles ont réglé et se plaignent de ne jamais pouvoir aller jusqu'au bout, sans qu'on sache vraiment si aller jusqu'au bout impliquerait qu'elles tuent Madame, que Solange tue Claire ou qu'elles arrivent à l'orgasme. Ainsi se présente le rituel de Solange et de Claire. Christine et Léa assassinent Madame Lancelin et Geneviève à coups de marteaux et de pichets d'étain. Puis, elles leur arrachent les yeux sans l'aide d'outils. Finalement, elles relèvent les jupes de leurs victimes pour exposer leur sexe, tailladent les fesses de l'une à l'aide d'un couteau de cuisine et souillent de ce sang les fesses de l'autre. Voilà comment le meurtre des sœurs Papin peut être considéré comme un rituel. Même si les deux rituels ne se ressemblent pas, le premier étant précis et prémédité et le second ressemblant davantage à une série d'actes commis dans un élan frénétique et psychotique, la notion de rituel suffit pour rapprocher *Les Bonnes* du fait divers.

Toutefois, c'est la sexualité des sœurs Papin et le bouleversement psychologique que cette sexualité entraîne qui fascinent réellement Genet et qui sont davantage développés dans *Les Bonnes*. C'est ainsi que l'auteur révèle dans "Comment jouer *Les Bonnes*": "... ce qu'il y

a d'inavouable dans leur propos.... révèle une psychologie perturbée" (Genet 7). Dans "l'inavouable," on trouve les tendances homosexuelles de Claire et de Solange. Lorsqu'elles répètent la scène du meurtre de Madame, elles s'excitent l'une l'autre, elles sont troublées. Genet le précise dans sa didascalie: "Les deux actrices se rapprochent, émues, et écoutent, pressées l'une contre l'autre" (Genet 32). Comme dans le cas des sœurs Papin, cette relation particulière est la source de leur "psychologie perturbée," qui se traduit par des symptômes très proches de la paranoïa que Lacan prête à Christine et à Léa Papin. Selon ce dernier, l'homosexualité réprimée des sœurs Papin s'était transformée en une haine violente pour l'objet désiré. Cependant, étant trop étroitement liées pour se détester, Christine et Léa avaient projeté leur haine sur le couple de femmes le plus près d'elles: Madame Lancelin et Geneviève Lancelin. Claire et Solange se désirent comme Christine et Léa se désirent. Comme les sœurs Papin, elles sont trop proches pour se faire du mal. Claire exprime ainsi ce lien qui l'unit à sa sœur: "Mais j'en ai assez de ce miroir effrayant qui me renvoie mon image comme une mauvaise odeur. Tu es ma mauvaise odeur" (Genet 58). La haine de Claire envers sa sœur qu'elle ne peut ici que vaguement exprimer se porte donc sur un autre objet de désir, plus distant: Madame. Il en va de même pour Solange. Par contre, même dans l'expression de cette haine paraissent des traces de leur désir. Par exemple, lorsque Solange parle à Claire qui joue le rôle de Madame, elle ne peut s'empêcher de s'attirer: "Je vous hais! Je hais votre poitrine pleine de souffles embaumés. Votre poitrine... d'ivoire! Vos cuisses... d'or! Vos pieds... d'ambre!" (Genet 28). Il est difficile de savoir si l'objet de désir de Solange est ici sa sœur ou Madame, puisque la première incarne la seconde. Elle désire probablement à la fois l'actrice et le personnage. L'échec des bonnes à exprimer une haine claire et nette pour Madame et le fait qu'elles n'arrivent pas à la tuer sont des indices que le lien qui les unit à leur maîtresse est peut-être trop fort lui aussi. Voilà pourquoi il est possible de donner un autre sens à la tension entre amour et haine dans la relation entre les bonnes et leur maîtresse que celui que Sartre lui donne et qui est plus social. En fait, cette tension traduit tout aussi bien la psychologie dérangée de Solange et de Claire. Les similitudes

entre la psychologie des *Bonnes* de Genet et celle de Christine et de Léa Papin sont donc nombreuses. Toutefois, leurs psychoses ne sont pas identiques.

Cette distinction est la première différence entre *Les Bonnes* et l'affaire Papin. D'abord, il n'y a pas de relation dominante-dominée clairement établie entre Claire et Solange, alors que, selon Lacan, Christine dominait Léa. De plus, Claire et Solange planifient leur crime, l'organisent, alors qu'on présume que le crime des sœurs Papin n'était pas prémédité. En ce sens, l'esprit des bonnes fictives est plus diaboliquement vif et lucide que celui des bonnes réelles, toujours selon les conclusions tirées par Lacan.

D'autres détails de l'œuvre de Genet sont différents de l'histoire des sœurs Papin. On peut simplement mentionner l'emprisonnement de Monsieur ou le fait que Madame n'ait pas de fille. Pourtant, ces détails semblent avoir été ajoutés ou enlevés par Genet dans le but précis de dissimuler l'influence de la réalité sur son œuvre. On peut dire en effet que Genet est le plus fidèle à l'histoire vraie tout en étant celui qui essaie de s'en cacher le plus. La raison en est bien simple. Genet n'est pas un auteur réaliste. L'illusion est ce qui est le plus important pour lui dans le théâtre, comme l'écrit Jean-Paul Sartre: "It is the element of fake, of sham, of artificiality, that attracts Genet in the theatre" (Sartre, *Introduction* 8). Il est donc normal que Genet ait voulu brouiller les traces de la réalité. Par exemple, dans "Comment jouer *Les Bonnes*," Genet se défend déjà d'avoir abordé la question sociale dans son œuvre: "Une chose doit être écrite: il ne s'agit pas d'un plaidoyer sur le sort des domestiques. Je suppose qu'il existe un syndicat des gens de maison - cela ne nous regarde pas" (Genet 10). On comprend par ces propos que c'est malgré lui que Genet est impliqué dans le débat social qu'avait tant attisé l'histoire des sœurs Papin. Comment aurait-il pu l'éviter en mettant en scène deux domestiques désirant tuer une bourgeoise?

Malgré quelques tentatives afin de cacher l'influence de l'affaire Papin sur sa seconde pièce de théâtre, Genet n'arrive donc pas à faire oublier toutes les similitudes qui existent entre les deux histoires, à savoir la question sociale, la sexualité, la psychologie et le rituel

meurtrier. Par contre, comme Genet donne toujours une très grande place à l'homosexualité dans son écriture, ce sont la sexualité et la psychologie liée à cette sexualité qui semblent prendre la plus grande place dans *Les Bonnes*. C'est pour mettre la lumière sur les relations entre Solange, Claire et Madame que Genet tente d'effacer les autres aspects de l'histoire ou de les atténuer lorsqu'ils sont inévitables. C'est ainsi qu'il présente sa version théâtrale de l'affaire Papin: deux bonnes, une maîtresse, et leurs relations remplies de sous-entendus qui font éclater les esprits fragiles.

Dans *Érostate*, Jean-Paul Sartre raconte comment un homme décide de se faire remarquer en tuant une demi-douzaine de personnes à l'aide de son revolver. Il envoie cent deux copies d'une lettre à cent deux écrivains. Cette lettre explique pourquoi il déteste l'Homme et annonce l'acte qu'il veut commettre. Pourtant, il n'a pas le courage d'aller jusqu'au bout de son projet. Il tire sur un homme et tire deux autres balles. Puis, avant de savoir où ces dernières ont terminé leur route, il se réfugie chez lui avec l'intention de se tuer. Cependant, on frappe déjà à sa porte et il finit par se faire prendre vivant.

À part un meurtre, cette nouvelle de Sartre ne semble pas avoir de point commun avec l'histoire des sœurs Papin. Toutefois, un indice pousse à croire qu'il peut bel et bien y avoir un lien entre les deux affaires et oblige à chercher plus loin. Cet indice se présente lorsque le futur meurtrier se regarde dans un miroir et s'aperçoit que ses traits ont changé depuis qu'il pense à commettre un meurtre. Il se compare aussitôt à ces bonnes qui ont tué leurs maîtresses, c'est-à-dire, bien sûr, à Christine et à Léa Papin. Il compare l'évolution de ses traits avec la transformation des visages des domestiques qu'il remarque grâce à des photos d'avant et d'après publiées dans les journaux:

Avant, leurs visages se balançaient comme des fleurs sages au-dessus de cols de piqué. Elles respiraient l'hygiène et l'honnêteté appétissante... Après, leurs faces resplendissaient comme des incendies. Elles avaient le cou nu des futures décapitées. Des rides partout, d'horribles rides de peur et de haine, des plis, des trous dans la chair comme si une bête avec des griffes avait tourné en rond sur leurs

visages. Et ces yeux, toujours ces grands yeux noirs et sans fond comme les micns (Sartre, *Le Mur* 92).

C'est grâce à cette comparaison qu'on découvre le premier lien entre *Érostate* et l'affaire Papin. Après, on se rend compte que Sartre met en scène dans cette nouvelle un personnage qui a un très grand nombre de points communs avec les sœurs Papin. Comme elles, il a une vie routinière. Comme elles, il fait partie d'une classe inférieure. Comme elles, il habite au dernier étage d'une maison. Il commente d'ailleurs sur cet avantage physique que lui donne son appartement. Il aime pouvoir observer les hommes en bas et s'imaginer supérieur à eux. Malheureusement, cette supériorité n'est qu'une illusion, comme il l'explique en déclarant: "Il fallait quelquefois redescendre dans les rucs. Pour aller au bureau, par exemple. J'étouffais" (Sartre, *Le Mur* 80). Enfin, comme les sœurs Papin, le personnage principal d'*Érostate* commet un crime horrible. C'est là que se termine le parallèle.

Le meurtre d'*Érostate* est réalisé de façon complètement différente de celui des sœurs Papin. Il ne s'agit pas ici de la différence entre un revolver et un pichet d'étain mais plutôt d'une différence d'intention. En fait, Sartre crée un personnage à l'image de ce que Simone de Beauvoir et lui-même imaginent et espèrent des sœurs Papin. Tous les deux veulent croire que Christine et Léa Papin ont choisi, de bonne foi, de tuer leurs maîtresses pour se venger de l'oppression que les bourgeoises exerçaient sur elles. Tous les deux sont très déçus lorsqu'on parle de paranoïa et de meurtre non prémédité. Par l'entremise d'*Érostate*, Sartre fait donc des sœurs Papin ce qu'elles sont dans son imagination et celle de Beauvoir: deux héroïnes s'attaquant à la bourgeoisie par vengeance consciente contre un système gorgé de partis pris et d'injustice. Pour bien comprendre pourquoi Jean-Paul Sartre tient à ce que ce crime soit commis consciemment et non laissé au hasard, il suffit de jeter un bref coup d'œil à sa philosophie existentialiste, qui stipule que tout choix fait de bonne foi, c'est-à-dire qui vient de soi et non d'influences extérieures, est légitime. Si les sœurs Papin avaient ainsi choisi de bonne foi de tuer leurs maîtresses, leur meurtre aurait donc trouvé justification aux yeux de Jean-Paul Sartre.

Voilà comment Sartre utilise l'affaire Papin pour véhiculer sa pensée sociale et existentialiste. *Érostate* part du même point que le fait divers. Comme les sœurs Papin, le personnage créé par Sartre vit misérablement dans des conditions de classe inférieure. Cependant, Sartre transforme le fait divers pour lui donner la dignité, l'honneur, la bonne foi qu'il voudrait trouver chez Christine et Léa Papin. À la fin d'*Érostate*, le héros de Sartre succombe aux pressions de la société et se rend aux autorités. Néanmoins, par sa décision consciente de tuer, par ces cent deux lettres envoyées et qui prouvent sa résolution, il est déjà plus près du but à atteindre que ne l'étaient les sœurs Papin.

Dans *Le Diable dans la peau*, Paulette Houdyer prouve qu'elle a fait des recherches approfondies sur la vie des sœurs Papin, de leur naissance à leur arrestation, pour écrire une biographie romancée. Elle présente leur famille, des anecdotes, des histoires qui veulent expliquer qui sont Christine et Léa Papin. Ce livre montre clairement que Paulette Houdyer veut aussi expliquer le meurtre des sœurs Papin et en atténuer la gravité. Pour y arriver, elle énumère les injustices dont sont victimes Christine et Léa, qu'elles soient commises par la société ou par leur mère, mais elle se consacre surtout à établir une histoire d'amour entre les deux sœurs. Selon Houdyer c'est cet amour que les sœurs Papin veulent défendre en tuant Madame Lancelin et sa fille.

Houdyer commence par faire de la mère de Christine et de Léa un véritable monstre. C'est elle qui les place dans un couvent. C'est elle qui refuse que Christine demeure au couvent et devienne sœur. C'est encore elle qui prend l'argent qu'elles gagnent si durement. Houdyer décrit ainsi cette mère indigne, dont le prénom est Clémence: "Pas méchante Clémence? Pas bonne, en tout cas. Envieuse certainement. Une malveillance passionnée l'animait, malade puisqu'elle durait, sans nuances, sans distinctions et même sans objet précis, visant une entité" (Houdyer 120). Houdyer veut créer chez son lecteur un sentiment de pitié à l'égard des sœurs persécutées par leur mère. Mais la persécution n'en reste pas là. Lorsqu'elles deviennent domestiques, Christine et Léa Papin sont opprimées par leurs patrons et la société qui les méprisent. Leurs heures de travail sont trop longues et leurs heures de congé trop courtes. De plus, elles sont confinées dans une chambre de

bonne trop petite et trop froide. Paulette Houdyer consacre une grande partie de son livre à énumérer ainsi les injustices dont les sœurs Papin sont victimes. Elle veut rendre le lecteur compatissant, charitable envers Christine et Léa.

Dans ce même but, elle joue aussi sa meilleure carte: le lien qui unit les sœurs. Elle dévoile d'abord la présence d'un lien sexuel, comme l'avaient déjà fait les journaux de l'époque. Toutefois, l'inceste décrit par Houdyer a quelque chose de plus sensuel, de moins psychotique que celui que décrivait Lacan, par exemple. Elle décrit ainsi ce que ressent Christine: "Et pourquoi sentait-elle sa vie battre si fort sous sa langue, dans son cou, son ventre, au plus secret d'elle-même? C'étaient autant de petits coeurs exigeants dont les pulsations la martelaient, l'ébranlaient, la laissant tout étourdi" (Houdyer 220). Houdyer semble déjà oublier que Christine et Léa sont sœurs et que leur relation est donc généralement perçue comme interdite. Dans son écriture, Christine et Léa ne sont pas malades, mais naturellement attirées l'une vers l'autre. Houdyer va même plus loin en donnant aux sœurs un sentiment qui dépasse le lien charnel: "Mais leur accord allait plus loin que la chair. Elles avaient découvert toutes les deux le double qu'on cherche depuis la naissance: celui qui partage et comprend, dont la présence anime les beautés du monde et qui fait de la vie un chant" (Houdyer 233).

Avec ces propos un peu mièvres, Houdyer présente ce qui devient le motif qu'elle donne au crime des sœurs Papin: leur amour l'une pour l'autre. Le soir fatidique, lorsque Madame Lancelin et sa fille arrivent à la maison, elles découvrent Christine qui sort de sa chambre, décoiffée, en tenue légère. Aussitôt, Madame comprend ce qui se passe sous son toit et multiplie les insultes jusqu'à ce que Christine déclare: "Taisez-vous!" (Houdyer 264). Ce "Taisez-vous" marque le début de l'attaque de la sœur aînée contre les bourgeoises. Selon Houdyer, l'élément déclencheur n'est pas un reproche concernant le fer à repasser qui ne fonctionne pas, comme l'ont suggéré entre autres le journal socialiste *L'Humanité* et la journaliste Janet Flanner, mais le manque de respect que Madame allait exprimer envers le lien qui unit Christine à sa sœur. À ce moment, on comprend que Christine commence à

frapper Madame et sa fille grâce aux implorations de ces dernières. Cependant, Houdyer évite de décrire le moindre coup, la moindre goutte de sang. Les supplications des bourgeoises et surtout l'inquiétude de Léa qui craint que sa sœur ne soit morte sont tout ce que Houdyer met sur papier. Le lecteur doit imaginer le reste et Houdyer espère que son imagination sera douce. Elle souhaite encore cette clémence lorsqu'elle doit décrire la scène du meurtre que les policiers ont découvert: "Cette bille, sur la marche sanguinolente et qui luit, par endroits d'un blanc de porcelaine, est un œil humain à l'iris noir" (Houdyer 25). Sa façon poétique d'attacher à sa description, lueur, blancheur et porcelaine fait presque oublier qu'il s'agit d'un "œil humain" arraché à mains nues.

C'est donc pour sauver leur amour que Christine et Léa ont commis ce crime atroce. À un moment ou à un autre de ses recherches, Paulette Houdyer semble en avoir été convaincue et tente dans son livre d'en convaincre ses lecteurs. C'est pour faire croire à cette histoire d'amour qu'elle insiste sur l'oppression dont Christine et Léa Papin sont les victimes, qu'elle rend le lien qui les unit érotique et ardent et, finalement, qu'elle évite de nommer l'horreur du crime qu'elles ont commis. De cette façon, elle déforme et stylise le fait divers pour lui donner sa propre interprétation.

Jean Genet, Jean-Paul Sartre et Paulette Houdyer sont tous partis du même fait divers: l'affaire Papin. Pourtant, ils sont tous arrivés à des histoires différentes. Genet, donnant comme d'habitude une très grande place à l'homosexualité, choisit de présenter la sexualité de Christine et de Léa Papin et les problèmes psychologiques qui peuvent y être associés dans *Les Bonnes*. Jean-Paul Sartre s'attache plutôt à la question sociale et crée un personnage à l'image de ce que les sœurs Papin auraient dû être à ses yeux dans *Érostrate*. Finalement, Paulette Houdyer se consacre à la sexualité des meurtrières et la raffine, y mêle érotisme et émotion, pour faire de l'affaire Papin une histoire d'amour dans *Le Diable dans la peau*. Chaque auteur a su modeler l'histoire et lui faire prendre ses propres formes, lui faire dire ses propres pensées, lui faire endosser ses propres idées. C'est par cette stylisation que le fait divers est devenu phénomène littéraire, inspiration pour au moins trois œuvres de fiction qui n'auraient peut-être jamais été créées sans

ce point de départ. Le sort privilégié de l'affaire Papin est loin d'être commun à tous les faits divers, comme l'exprime Simone de Beauvoir: "À côté du massacre du Mans, la plupart des autres crimes paraissaient insignifiants" (Beauvoir 153). C'est la richesse et la grande diversité de débats, de controverses et de sources d'intérêt de l'affaire Papin qui lui permettent d'échapper à l'insignifiance et d'inspirer des auteurs qui l'immortalisent dans leur littérature. Chacun a été inspiré par un aspect de l'affaire Papin et a développé cet aspect dans son œuvre. Toutefois, il est intéressant de noter en terminant que peu importe l'aspect qu'ils ont privilégié, tous ont un point en commun. Ils ont trouvé un moyen de comprendre, de défendre ou même de justifier le crime atroce commis par Christine et Léa Papin. Le crime ne pouvait pas demeurer inexploqué. Il fallait lui trouver un motif, ou en inventer un.

State University of New York at Albany

ŒUVRES CITÉES

- "Aujourd'hui sont jugées Christine et Léa Papin meurtrières de leurs patronnes." *L'Humanité* 29 sep. 1933: 2.
- Beauvoir, Simone de. *La Force de l'âge*. Paris: Gallimard, 1960.
- Flanner, Janet. "The Murder in Le Mans." *Paris Was Yesterday 1925-1939*. New York: The Viking Press, 1972. 98-104.
- Genet, Jean. "Comment jouer *Les Bonnes*." *Les Bonnes*. Paris: Marc Barbezat-L'Arbalète, 1947. 7-11.
- . *Les Bonnes*. Paris: Marc Barbezat-L'Arbalète, 1947.
- Houdyer, Paulette. *Le Diable dans la peau*. Paris: René Julliard, 1966.
- Jouve, Nicole Ward. "An Eye for an Eye: The Case of the Papin Sisters." *Moving Targets: Women, Murder and Representation*. Ed. Helen Birch. Berkley: University of California, 1994. 7-31.
- Lacan, Jacques. "Motifs du crime paranoïaque: Le Crime des sœurs Papin." *Le Minotaure* 3-4 (1933): 25-28.
- Sartre, Jean-Paul. *Le Mur*. Paris: Gallimard. 1939.
- . Introduction. *The Maids. Death Watch*. By Jean Genet. New York: Grove, 1954. 7-31.